

# 1

*20 juin*

**P**erchée au bord de la falaise, la maison est en danger. La tempête d'hier soir a ravagé les terres et agité les eaux en jonchant la plage de bouteilles, algues et autres carapaces de limules, qu'on appelle aussi « crabes fer à cheval ». La demeure où j'ai passé toute ma vie risque fort de ne pas survivre à la saison des tempêtes automnales. Le détroit de Long Island est constellé de vestiges de maisons et d'existences, le tout broyé dans le sable par sa gueule avide. Il n'est jamais rassasié.

Les mesures qui auraient dû être prises – digues, terrassement – ne l'ont jamais été. L'apathie de mon père m'a laissé en héritage un problème insoluble, trop onéreux pour un bibliothécaire de Napawset. Mais les bibliothécaires sont réputés pleins de ressources. Je me dirige vers les marches en bois qui descendent le long de la falaise et s'enfoncent dans le sable. J'ai tardé à assouplir ma corne, cette année, et mes pieds me blessent là où les cailloux les mordillent. Avoir des pieds solides compte parmi les rares choses essentielles de la côte nord. Ma sœur Enola et moi avons l'habitude de courir pieds nus en été jusqu'à ce que la chaussée fût si brûlante que nos orteils s'enfonçaient dans le goudron. Les gens venus d'ailleurs ne peuvent pas marcher sur ces rivages.

En bas de l'escalier, Frank McAvoy me fait signe avant de se tourner vers la falaise. Il est avec un skiff, une superbe embarcation qui semble avoir été sculptée dans une seule pièce de bois. Frank est constructeur de bateaux. C'est aussi un

brave homme qui connaissait déjà ma famille avant ma naissance. Lorsqu'il sourit, son visage affiche les rides marbrées d'un Irlandais qui a passé trop d'années au soleil. Ses sourcils s'ourlent vers le haut et disparaissent sous les bords d'un chapeau en toile vieillissant qu'il ne quitte jamais. Si mon père avait dépassé la soixantaine, il aurait pu ressembler à Frank, avec les mêmes dents jaunies et les mêmes taches rougeâtres.

Je regarde Frank et me revois gamin en train de ramper sur un tas de bois préparé pour un feu de camp, et sa grosse main m'arrachant à une bûche qui dégringole. Il évoque le souvenir de mon père concentré au-dessus d'un barbecue, faisant griller du maïs – l'odeur des feuilles roussies et de la barbe brûlante –, tandis que Frank nous régale de ses histoires de pêche. Frank ment comme il respire, c'est évident. Sa femme et ma mère l'encouragent, et leurs éclats de rire effraient les mouettes. Deux personnes manquent désormais au tableau. Je regarde Frank et vois mes parents ; j'imagine que c'est impossible pour lui de me regarder sans voir ses amis disparus.

– On dirait que la tempête a frappé fort, Simon, dit-il.

– Je sais. J'ai perdu un mètre cinquante.

Mais je sous-estime les dégâts.

– J'avais dit à ton père qu'il devait renforcer cette digue, planter des arbres.

La propriété des McAvoy se situe à quelques centaines de mètres à l'ouest de ma maison, plus en retrait de la mer, avec un promontoire végétalisé conçu pour épargner, littéralement, la maison de Frank par vents et marées.

– Papa n'a jamais été fort pour écouter les conseils.

– Non, en effet. Malgré tout, un ou deux colmatages sur cette digue auraient pu t'épargner pas mal d'ennuis.

– Tu sais comment il était.

Silence. Résignation.

Frank émet une sorte de sifflement entre ses dents.

– J'imagine qu'il pensait avoir plus de temps pour faire des réparations.

– Sans doute, dis-je.

Qui sait à quoi pensait mon père ?

– Ces dernières années, l'eau a quand même drôlement monté.

– Je sais. Je ne peux pas laisser traîner ça plus longtemps. Si tu connais quelqu'un de confiance, j'apprécierais que tu me donnes son nom.

– Absolument. Je peux t'envoyer quelqu'un. (Frank se gratte la nuque.) Mais je ne vais pas te mentir : ça ne sera pas donné.

– Plus rien ne l'est, non ?

– Non, je suppose.

– Il se peut que je finisse par vendre.

– Je détesterais te voir faire ça.

Frank fronce les sourcils, ce qui abaisse son chapeau.

– Le terrain vaut quelque chose, même si la maison s'effondre.

– Réfléchis bien.

Frank connaît mes contraintes financières : sa fille Alice travaille aussi à la bibliothèque. Jolie rousse, elle a le sourire de son père et sait s'y prendre avec les gamins. Elle est plus douée que moi avec les gens ; c'est pourquoi elle s'occupe de la programmation, et moi, des ouvrages de référence. Mais Frank et moi ne sommes là ni pour Alice ni pour améliorer l'état périlleux de ma maison. On est venus faire ce qu'on fait depuis plus d'une décennie : installer des bouées pour délimiter une zone de baignade. La tempête a été assez puissante pour rapporter les bouées et leurs ancres sur le rivage, en laissant un tas de chaînes rouillées et du cordage orange qui grouille de limules. Pas étonnant que j'aie perdu du terrain.

– On y va ? dis-je.

– Autant s'y mettre. La journée est déjà bien avancée.

J'enlève ma chemise, prends les chaînes et les cordes sur mon épaule, puis j'entame la longue marche dans l'océan

– T'es sûr de pas vouloir un coup de main ? demande Frank.

Le skiff racle le sable, tandis qu'il le pousse dans l'eau.

– Non, merci, c'est bon.

Je pourrais le faire tout seul, mais c'est plus sûr si Frank me suit. Il n'est pas vraiment là pour moi, mais pour la même raison qui me pousse à effectuer cette marche chaque année : se

souvenir de ma mère, Paulina, qui s'est noyée dans ce bras de mer. Le détroit est glacial pour un mois de juin, mais, une fois dans l'eau, je me sens bien, et mes pieds épousent les rochers recouverts d'algues comme s'ils étaient faits pour y adhérer. Les chaînes d'ancrage me ralentissent, mais Frank tient la cadence en faisant tourner les rames. J'avance jusqu'à ce que l'eau atteigne ma poitrine, puis mon cou. Juste avant de passer la tête au-dessous, je souffle au maximum, puis j'inspire, comme ma mère me l'a appris par une chaude matinée de fin juillet, avant que je ne le transmette à ma sœur.

L'astuce pour retenir son souffle consiste à avoir soif.

– Expire rapidement et d'un seul coup, murmurait la voix douce de ma mère à mon oreille.

Dans l'eau peu profonde, ses épais cheveux noirs ondoyaient en cascade tout autour de nous. J'avais cinq ans. Elle m'appuyait sur le ventre jusqu'à ce que je le rentre complètement, me donnant l'impression que mon nombril touchait ma colonne vertébrale. Elle poussait fort, ses ongles pointus me piquaient.

– Maintenant, inspire, rapidement. Vite, vite, vite. Ouvre tes côtes. À fond.

Elle inspirait et sa cage thoracique se déployait comme un oiseau, jusqu'à ce que son ventre soit tout rond.

Dans l'eau, son maillot de bain était d'une blancheur aveuglante. Je plissais les yeux pour le regarder. Elle me tapotait le sternum avec le doigt. Tap, tap, tap !

– Tu respirez par le nez, Simon. Si tu respirez par le nez, tu vas te noyer. Ça te bloque l'espace dans ton ventre.

Une douce caresse. Un petit sourire. Ma mère me disait d'imaginer que j'avais soif, que j'étais vide et desséché, puis de boire l'air.

– Dilate-toi et avale de grandes et profondes gorgées.

Une fois que j'avais l'estomac tout rond et tendu comme un tambour, elle murmurait :

– Merveilleux, merveilleux. Maintenant, on va sous l'eau.

Maintenant, je vais sous l'eau. De minces rayons de soleil la traversent et entourent l'ombre du bateau de Frank. Je l'entends parfois, qui dérive dans la mer, et je l'aperçois de temps

à autre, derrière des rideaux d'algues, ses cheveux de jais s'entremêlant avec le varech.

Mon souffle se diffuse en une fine buée sur ma peau.

Paulina, ma mère, était artiste de cirque et de fête foraine, diseuse de bonne aventure, assistante de magicien, et sirène de foire qui gagnait sa vie en retenant son souffle. Elle m'a appris à nager comme un poisson et faisait sourire mon père. Elle disparaissait souvent. Elle quittait ses emplois ou exerçait deux ou trois métiers à la fois. Elle descendait à l'hôtel uniquement pour tester d'autres lits. Mon père, Daniel, était machiniste et son fidèle compagnon. Il restait à la maison, souriant, attendant son retour, qu'elle l'appelle « chéri ».

*Simon chéri.* Elle m'appelait comme ça aussi.

J'avais sept ans le jour où elle est entrée dans l'eau. J'ai tenté d'oublier, mais c'est devenu le plus beau souvenir que je garde d'elle. Elle nous a quittés le matin, après avoir préparé le petit-déjeuner. Des œufs durs qu'on devait briser contre le rebord d'une assiette, avant de les écaler, en gardant des petits bouts de coquille sous les ongles. J'ai brisé et écalé l'œuf de ma sœur, je l'ai découpé en tranches pour ses petits doigts de bébé. Du pain grillé nature et du jus d'orange complétaient le repas. En été, les premières heures du matin rendaient les ombres plus sombres, les visages plus clairs et les creux plus marqués. Paulina était une vraie beauté ce matin-là ; elle avait la grâce d'un cygne, d'un être venu d'ailleurs. Papa était au travail à la centrale. Seule avec nous, elle nous regardait, hochait la tête quand je tranchais l'œuf d'Enola.

– Tu es un bon grand frère, Simon. Occupe-toi bien d'Enola. Elle voudra filer dans ton dos. Promets-moi que tu l'en empêcheras.

– C'est promis.

– Tu es un garçon merveilleux, non ? Je ne m'y serais jamais attendue. Je ne m'attendais pas du tout à toi.

Le balancier du coucou oscillait en faisant tic-tac. Elle a frappé le linoléum du talon pour faire taire le temps. Enola était couverte d'œuf et de miettes. Je bataillais pour manger tout en gardant ma sœur propre.

Au bout d'un petit moment, ma mère s'est levée et a lissé le devant de sa jupe d'été jaune.

– À plus tard, Simon. Au revoir, Enola.

Elle a embrassé la joue d'Enola et pressé ses lèvres sur mon front. Elle a fait au revoir de la main, a souri, puis est partie travailler ; du moins, c'est ce que je croyais.

Comment pouvais-je savoir qu'au revoir signifiait *adieu* ? Les pensées complexes tiennent en peu de mots. Lorsqu'elle m'a regardé ce matin-là, elle savait que je prendrais soin d'Enola. Elle savait qu'on ne pourrait pas la suivre. C'était le seul moment où elle pourrait s'en aller.

Peu de temps après, alors qu'Alice McAvoy et moi jouions aux petites voitures sur le tapis de son salon, ma mère s'est noyée dans le détroit. Je me penche dans l'eau en poussant avec ma poitrine, en enfonçant mes orteils. Encore quelques pas et je lâche l'ancre dans un bruit métallique étouffé. Je regarde l'ombre du bateau. Frank est tendu. Les rames frappent la surface de l'eau. À quoi ça doit ressembler de respirer de l'eau ? J'imagine le visage crispé de ma mère, mais je continue de marcher jusqu'à ce que je puisse poser l'autre ancre, puis je vide l'air de mes poumons et rejoins le rivage en essayant de rester au fond le plus longtemps possible – un jeu auquel Enola et moi avons l'habitude de nous livrer. Je nage seulement quand c'est trop difficile de garder l'équilibre pour marcher, puis mes bras remuent en brasses régulières et fendent l'écume comme l'un des bateaux de Frank. Lorsque l'eau est juste assez profonde pour recouvrir ma tête, je retouche le fond. Ce que je fais ensuite, seul Frank en profite.

– Doucement, Simon, me disait ma mère. Garde les yeux ouverts, même quand ça pique. C'est plus douloureux en sortant qu'en entrant, mais garde-les ouverts. Ne bats pas des paupières.

Le sel brûlait, mais elle ne clignait jamais des yeux, pas dans l'eau, pas sitôt qu'elle ressortait à l'air. Une vraie statue ambulante.

– Ne respire pas, même quand ton nez ressort de l'eau. Respire trop vite et tu avaleras une bouchée de sel. Attends,

disait-elle en retenant le mot comme une promesse. Attends que ta bouche ressorte de l'eau, mais respire par le nez, sinon ça donne l'impression que tu es fatigué. Tu ne peux jamais être fatigué. Ensuite, tu souris.

Malgré sa petite bouche et ses lèvres fines, son sourire s'éti-rait, aussi grand que l'océan. Elle me montrait ensuite comment saluer correctement : bras levés, poitrine sortie, tel un échassier prenant son envol.

– Le public aime les personnes très petites et les très grandes. Ne te plie pas à la taille comme un acteur ; ça te coupe en deux. Laisse-les croire que tu es plus grand que tu ne l'es vraiment. (Elle souriait, les bras levés.) Et tu auras l'air très grand, Simon. (Un léger hochement de tête adressé à un public invisible.) Sois élégant aussi. Toujours élégant.

Je ne salue pas, pas pour Frank. La dernière fois que j'ai salué, c'était quand j'apprenais l'apnée à Enola, et le sel nous piquait tellement les yeux qu'on aurait dit qu'on s'était battus. Toutefois, je souris et prends une grande inspiration par le nez, laisse mes poumons se dilater et remplir mon ventre.

– J'ai cru que j'allais devoir venir te chercher ! s'écrie Frank.

– Je suis resté longtemps sous l'eau ?

Il lorgne sa montre au bracelet de cuir craquelé et lâche un soupir.

– Neuf minutes.

Maman pouvait aller jusqu'à onze. Je m'ébroue et claque deux fois mon oreille pour la déboucher.

– J'ai jamais compris, marmonne Frank en dégageant les rames de leur collier.

Elles s'entrechoquent quand il les laisse retomber à bord du skiff. Il y a une question qu'aucun de nous deux ne pose : combien de temps mettrait un apnéiste pour se noyer ?

Quand je renfile ma chemise, elle est pleine de sable ; la conséquence d'une vie au bord de la mer, on a toujours du sable dans les cheveux, sous les orteils, dans les replis des draps.

Frank arrive derrière moi, un peu poussif d'avoir traîné le bateau.

– T’aurais dû me laisser t’aider.

Il me claque le dos.

– Si je ne me secoue pas de temps en temps, je vais devenir vieux.

On papote au sujet de la marina. Il se plaint de la prédominance des bateaux en fibre de verre ; on parle avec lyrisme de la Windmill, la course à la voile qu’il a partagée avec mon père. Après la noyade de maman, papa a vendu le bateau sans fournir d’explications. C’était cruel de sa part de faire ça à Frank, mais je suppose que Frank l’aurait racheté sur-le-champ s’il l’avait voulu. On évite de discuter de la maison, même si, à l’évidence, l’idée de la vendre le perturbe. Moi aussi je préférerais ne pas le faire. On échange des plaisanteries sur Alice. Je dis que je garde un œil sur elle, même si ce n’est pas nécessaire.

– Comment va ta sœur ? Elle s’est installée quelque part ?

– Pas que je sache. Pour être honnête, je ne sais pas si elle le fera un jour.

Frank esquisse un sourire. On pense la même chose : Enola ne tient pas en place, comme ma mère.

– Elle tire toujours les tarots ? demande-t-il.

– Elle se débrouille.

Elle s’est mise à suivre des forains. Une fois que c’est dit, on a coché toutes les cases des conversations inéluctables. On se sèche et on soulève le skiff pour le remettre sur la digue.

Je lui demande :

– Tu remontes ? Je t’accompagne dans ce cas.

– C’est une belle journée, dit-il. Je pense que je vais rester ici un moment.

Le rituel s’achève. On se sépare après avoir noyé nos fantômes.

Je reprends l’escalier en évitant le sumac vénéneux qui grimpe sur la rampe, court le long de la falaise et parmi les herbes folles, jusqu’à la maison. Personne ne l’arrache : tout est bon pour maintenir le sable en place, même ce genre de fléau. À l’instar de nombreuses demeures de Napawset, la mienne est une vraie maison coloniale, construite à la fin du dix-hui-



tième siècle. Une plaque de la Société d'histoire était suspendue près de la porte d'entrée jusqu'à ce qu'une tempête du cap Hatteras ne l'emporte voilà quelques années. La demeure de Timothy Wabash. Avec sa peinture blanche écaillée, quatre fenêtres de guingois, une marche défoncée, l'apparence de la maison témoigne d'une négligence persistante et d'un sérieux manque de moyens.

Sur le perron vert délavé (il va falloir que je m'en occupe), un paquet maintient la porte grillagée ouverte. Le livreur la laisse toujours comme ça, malgré mes innombrables messages lui demandant de ne pas le faire. La dernière chose dont j'ai besoin, c'est de réajuster une porte sur une maison qui n'a jamais été d'aplomb depuis le jour de sa construction.

Je n'ai rien commandé et je ne vois pas qui m'enverrait quoi que ce soit. Enola reste rarement assez longtemps quelque part pour envoyer autre chose qu'une carte postale. Qui plus est vierge, en général.

Le paquet est lourd, encombrant, et l'adresse notée avec l'écriture en pattes de mouche d'une personne âgée – un style qui m'est familier, compte tenu du groupe plutôt vieillissant des usagers de la bibliothèque. Ce qui me fait penser que je dois parler à Janice et lui demander si elle peut trouver une rallonge budgétaire. Les choses pourraient s'arranger si je pouvais colmater la digue. Ce ne serait pas une augmentation, mais éventuellement une prime exceptionnelle pour mes années de service. Je ne connais pas l'expéditeur : un certain M. Churchwarry de l'Iowa. J'écarte une pile de papiers du bureau : quelques articles sur le cirque et les fêtes foraines, glanés au fil des années pour rester au courant de la vie de ma sœur.

Le carton contient un ouvrage de belle taille, soigneusement emballé. Avant même de l'ouvrir, l'odeur de moisi un peu âcre dénote le livre ancien, le bois, le cuir et la colle. Il est enveloppé dans du papier de soie et du papier journal, et son déballage révèle une reliure de cuir sombre ornée de ce qui évoquerait un rinceau ouvragé, si un important dégât des eaux ne l'avait pas considérablement détérioré. Le livre est très vieux et ne devrait pas être manipulé à mains nues, mais, comme il est

déjà abîmé, je cède à la paisible excitation de toucher un objet chargé d'histoire. Les bords du papier resté intact sont doux, granuleux. La collection « pêche à la baleine » de la bibliothèque m'ayant conduit à des travaux d'archivage et de restauration, je peux affirmer que ce livre semble au moins provenir des années 1800. Il s'agit d'une lecture sur invitation, pas d'un bouquin qu'on envoie inopinément. Je déplace mes papiers pour former deux petits tas et ainsi soutenir l'ouvrage – ersatz minable du lutrin qu'il mérite, mais ça fera l'affaire.

Une lettre est glissée sous la première de couverture, rédigée de la même main tremblante à l'encre diluée.

*Cher monsieur Watson,*

*Je suis tombé sur ce manuscrit au cours d'une vente aux enchères, où il faisait partie d'un lot que j'ai acheté en spéculant sur ses possibilités. Les dégâts qu'il a subis le rendent inutilisable pour moi, mais il contient un nom - Verona Bonn - qui m'a incité à penser qu'il pourrait susciter votre propre intérêt ou celui de votre famille. C'est un joli livre et j'espère qu'il trouvera sa place chez vous. S'il vous plaît, n'hésitez pas à me contacter si vous avez la moindre question à laquelle je puis, selon vous, répondre.*

C'est signé *M. Martin Churchwarry*, de *Churchwarry & Son*, et il y a un numéro de téléphone. Un libraire, spécialisé dans les ouvrages d'occasion et anciens.

*Verona Bonn*. Qu'est-ce que le nom de ma grand-mère viendrait faire dans ce livre ? Aucune idée. Saltimbanque comme ma mère, elle n'aurait eu aucune place dans sa vie pour un ouvrage comme celui-ci. Du bout du doigt, je tourne une page. Le papier crépite presque sous l'effort. Je dois me rappeler d'apporter des gants et un lutrin. La page est remplie d'une écriture moulée, excessivement fleurie qui la rend à peine lisible. Il s'agit apparemment du livre de comptes ou du journal d'un certain Hermelius Peabody, en

rapport avec quelque chose contenant les mots « portable » et « miracle ». La calligraphie et les taches d'eau occultent toute autre possibilité d'identification. En parcourant rapidement le manuscrit, je découvre des dessins d'hommes et de femmes, de bâtisses et de caravanes excentriques au toit arrondi, le tout en marron. Je n'ai jamais connu ma grand-mère. Elle est morte quand ma mère était enfant, et ma mère ne m'en a jamais beaucoup parlé. Le lien entre ce livre et ma grand-mère n'est pas très clair. Il suscite néanmoins mon intérêt.

Je compose le numéro en ignorant la tonalité saccadée qui indique la présence d'un message. La sonnerie dure pendant de longues minutes jusqu'à ce qu'un répondeur se déclenche et qu'une voix masculine d'un certain âge annonce que je suis bien à la librairie Churchwarry & Son, puis me demande de préciser l'heure et la date de mon appel, ainsi que des informations détaillées sur l'ouvrage que je cherche. L'écriture manuscrite n'a pas menti. Il s'agit d'un vieil homme.

– Monsieur Churchwarry, c'est Simon Watson. J'ai reçu un livre que vous m'avez envoyé. Je ne suis pas sûr de comprendre la raison de votre envoi, mais je suis curieux. Nous sommes le 20 juin, il est dix-huit heures pile. C'est un spécimen fantastique, et j'adorerais en savoir plus à son sujet.

Je laisse ensuite plusieurs numéros : portable, fixe et bibliothèque.

De l'autre côté de la rue, Frank se dirige vers son atelier, une grange attenante à sa maison. Il a une pièce de bois sous le bras, un gabarit quelconque. J'aurais dû lui demander de l'argent, pas le nom d'un entrepreneur. Des ouvriers, je peux sans doute en trouver, mais l'argent pour réaliser les travaux, c'est une autre paire de manches. J'ai besoin d'une augmentation. Ou d'un autre boulot. Ou les deux.

Une lumière clignotante attire mon œil. La messagerie. Exact. J'appuie sur les touches. La voix à l'autre bout de la ligne n'est pas celle à laquelle je m'attendais.

« Salut, c'est moi. Merde alors... Est-ce que j'appelle assez souvent pour dire "C'est moi" ? J'espère que t'as quelqu'un

qui te dit : “C’est moi.” Ce serait bien. Enfin, passons. C’est moi, Enola. J’appelle pour te prévenir. Je viens à la maison en juillet. Si tu te sens d’humeur à m’accueillir, ce serait cool de te voir. En fait, j’ai envie que tu sois là. Donc, je viens à la maison ; alors, t’as intérêt à être là. OK ? Bye ! »

Je repasse le message. Elle n’appelle pas assez souvent pour dire « C’est moi ». Il y a du bruit en fond sonore, des gens qui discutent, éclatent de rire, peut-être celui d’un manège ou deux, mais mon imagination pourrait me jouer des tours. Aucune date, aucun numéro, uniquement juillet. Enola ne fonctionne pas sur une chronologie normale ; pour elle, laisser un créneau d’un mois est raisonnable. C’est sympa d’entendre sa voix, mais inquiétant aussi. Ça fait plus de deux mois qu’elle n’a pas appelé et six ans qu’elle n’a pas mis les pieds à la maison, pas depuis qu’elle m’a annoncé que, si elle passait une journée de plus ici avec moi, elle y laisserait sa peau. Réflexion typique, mais différente parce qu’on savait tous les deux qu’elle le pensait, différente parce que j’avais passé les quatre années précédentes à m’occuper d’elle après la mort de papa. Depuis son départ, elle appelle de temps en temps en me laissant des messages décousus. Nos conversations sont brèves et centrées sur nos besoins. Il y a deux ans, elle a appelé et avait la grippe. Je l’ai retrouvée dans un hôtel du New Jersey, cramponnée à une cuvette de W.-C. Je suis resté trois jours. Elle a refusé de venir à la maison.

Elle a envie de passer me voir. Elle peut. Je n’ai pas touché sa chambre depuis son départ ; dans l’espoir qu’elle revienne, je suppose. J’avais pensé la transformer en bibliothèque, mais il y avait toujours plus urgent : colmater les fuites, régler les problèmes d’électricité, remplacer des fenêtres. Convertir la chambre de ma sœur partie de longue date n’était pas une priorité. Mais peut-être que ça m’arrange de le penser.

Le manuscrit est posé près du téléphone, un petit mystère bien tentant. Je ne vais pas dormir ce soir ; ça m’arrive souvent. Je vais rester debout à gamberger. Sur la maison, ma sœur, l’argent. Du pouce, je suis la courbe d’un « h » calligraphié. Si ce bouquin m’est destiné, autant découvrir pourquoi.